

Verwaltet durch FidesCo, unterstützt von UNICEF, der Sternsingeraktion und anderen Organisationen, hat das Zentrum Rugamba seit 1995 mehr als 1000 Straßenkindern geholfen, in ihre Familien zurück zu finden. Die 30 hier versammelten Auszüge stammen aus Interviews, die ich während meiner fotografischen Arbeiten im Straßenkinderprojekt "Zentrum Rugamba" im April und Mai 2010 geführt habe. Die Fotografien und Zeugnisse wurden zum Ausgangsmaterial einer neuen Installation mit dem Titel Inzu (ein Haus in Kinyarwanda), in welcher sich Bilder und Texte in einer Metallstruktur verbinden.

Géré par Fidesco, soutenu par l'UNICEF, le Centre Cyprien et Daphrose Rugamba a permis à plus de 1000 enfants de la rue de retrouver leur famille depuis son ouverture en 1995. Les 30 extraits réunis ici sont issus des entretiens qui ont accompagné mon travail photographique au sein du Centre en avril et mai 2010. Ces photographies et ces témoignages ont été la matière première d'une nouvelle installation dont le titre est Inzu (*maison* en kinyarwanda) et qui mêle images, textes et structure en métal.

Dominique Robin



FIDESCO

Retrouvez des images de l'installation sur www.dorobin.com / Fotos von der Installation finden Sie auf www.dorobin.com



Dominique Robin

INZU

– Wir befanden uns zusammen mit anderen Kindern hinter dem Dorf in der Nähe eines Militärlagers, wo wir kleine Arbeiten machen durften: Kartoffeln schälen und andere. Eines Abends erzählten die anderen Kindern, dass sie in Kigali gewesen waren, dass das Leben in Kigali besser war und dass man da sogar Geld auf der Straße fand. Dort ist das Leben einfacher. Einmal findet man 100 Amafaranga, dann einen einfach weggeworfenen 5000-er Schein: Du hebst ihn auf und kaufst was du brauchst. Ich habe mich mit diesen Gedanken angefreundet und wollte diese Stadt sehen, wo man überall Geld findet. Zu dieser Zeit gab es einige Unstimmigkeiten mit meiner Familie und ich habe mich gewehrt: Ich sagte mir, ich werde in die Stadt gehen, um Geld zu bekommen, und ich bin zu Fuß nach Kigali gegangen, ohne zu Trampen, nur gelaufen.

Interview mit Émile, 13, der zum „offenen Milieu“ gehört.

Hinweis: Die Kinder wurden auf Kinyarwanda interviewt und die Mitarbeiter des Zentrums haben übersetzt.

– Nous étions avec d'autres enfants derrière le village, autour d'un campement militaire où on faisait quelques travaux : éplucher les pommes de terre et autres. Un soir, les enfants avec qui j'étais m'ont raconté qu'ils ont été à Kigali, que là-bas il y avait la vie meilleure et qu'on ramasse même l'argent autour des maisons de telle sorte que tu peux rencontrer 100F ou même un billet de 5000F jeté comme ça par terre : tu ramasses et tu achètes ce dont tu as besoin. Alors, j'ai épousé l'idée et j'ai eu envie de voir cette ville où l'on peut ramasser de l'argent n'importe où. À ce moment là, il y a eu quelques mésententes avec ma famille et je me suis révolté, j'ai dit : « moi, je vais partir en ville pour chercher l'argent » et je suis parti à pied vers Kigali sans faire d'auto-stop, juste en marchant.

Entretien avec Émile, 13 ans, enfant du milieu ouvert

Nota : les entretiens avec les enfants ont été menés en kinyarwanda grâce aux traductions des éducateurs.

– Eines Abends im Jahr 1992 war ich bei meinen ruandischen Freunden Daphrosa und Cyprien. Cyprien war noch bei der Arbeit. Daphrosa erzählte, dass sie einen kleinen Laden am Straßenrand eröffnet hatte, weil ihr Mann bald in Ruhestand gehen würde und die Rente vom Staat nicht ausreicht, um davon zu leben. Sie war im regelmäßigen Kontakt mit Straßenkindern, weil die Kinder ihr leere Flaschen brachten, wofür sie von ihr das Pfand bekamen. Eines Tages fragte sie die Kinder: „Was wollt ihr? Was können wir für euch tun? Sie sagten: „Wir hätten gerne ein Haus, wo wir uns vor der Polizei verstecken und wo wir uns waschen können....“ Durch diese Gespräche zwischen Cyprien, Daphrosa und den Kindern und vielen weiteren ist das Zentrum entstanden. Wie man sieht, ist es wirklich ein Projekt, das von Ruandern initiiert wurde, und sie haben zuerst versucht zu erfahren, was die Kinder wollten.

- Ja, du bist außerdem der einziger Nicht-Ruander, den ich hier wahrgenommen habe.

Interview mit Karel, Geschäftsführer FidesCo Deutschland

– Un soir de 1992, j'étais chez mes amis Daphrose et Cyprien. Cyprien était au travail. Daphrose a raconté qu'elle avait ouvert un petit magasin sur le bord de la route parce que son mari voulait prendre sa retraite et que la pension accordée par l'État ne suffisait pas pour vivre. Elle était en contact régulier avec les enfants de la rue qui venaient la voir pour lui apporter des bouteilles vides contre un peu d'argent. Un jour, elle leur a demandé : « qu'est ce que vous voulez ? qu'est-ce qu'on peut faire pour vous ? » Ils ont répondu : « on voudrait une maison pour s'abriter de la police et se laver ». C'est de cet échange là et de tous ceux qui ont suivi entre Cyprien, Daphrose et les enfants qu'est né le centre d'accueil. Alors tu vois, c'est vraiment un projet qui a été initié par les rwandais et les rwandais ont d'abord cherché à savoir ce que voulaient les enfants.

– Oui, d'ailleurs tu es le seul non-rwandais que j'ai enregistré.

Entretien avec Karel, directeur de Fidesco Allemagne

– Die Idee kam von seiner Frau Daphrosa, die einen kleinen Laden hatte. Die Kinder kamen mit angespitztem Eisendraht und plauderten vor ihrem Laden mit ihr, um sie abzulenken, während einer Süßkartoffeln klaute... Daphrosa erzählte Cyprien was sich die Kinder ausdachten, um an Essen zu kommen und Cyprien sagte, dass man diesen Kindern helfen sollte, für die ruandische Gesellschaft nützlich zu werden. Die Rugambas haben daraufhin ein Haus gemietet, wo sich die Kinder aufhalten konnten und wo sie ihre Kleider waschen und sich versorgen lassen konnten.

Interview mit Jean-Baptiste, Verantwortlicher für die Begleitung der Kinder.

– L'idée est venue de sa femme Daphrose qui avait un magasin. Les enfants venaient avec des fils de fer aiguisés. Ils parlaient avec la maman devant son magasin pour la distraire pendant qu'un autre piquait les patates... Daphrose a raconté à Cyprien comment les enfants avaient l'intelligence d'inventer quelque chose pour se nourrir et Cyprien a dit qu'il fallait aider ces enfants à devenir utile à la société rwandaise. Les Rugamba ont alors loué une maison où ils accueillaient ses enfants pour les aider à nettoyer leurs habits et à se faire soigner.

Entretien avec Jean-Baptiste, responsable du suivi des enfants

– Wir arbeiten mit drei Gruppen von Kindern. Die Kinder im „offenen Milieu“ sind Kinder, die noch auf der Straße leben, aber sie kommen dreimal die Woche ins Zentrum, um ein wenig Erleichterung zu finden, ihre Kleider zu waschen und etwas zu essen. So lernen sie unsere Regeln kennen. Dieser Zeitraum kann, je nach Charakter, zwei oder drei Monate oder auch viel länger dauern. Dann kommen die „Bewohner“, die maximal 6 Monate bei uns bleiben. Sie werden wieder eingeschult, und die harte Arbeit besteht darin, sie wieder zu sozialisieren. Unsere Arbeit besteht auch darin, ihre Familien zu finden und das klappt oft erst nach langem Suchen. Schließlich gibt es diejenigen, die früher im Zentrum gelebt haben und die wir alle drei Monate in ihren Familien besuchen, um ihnen bei der Wiedereingliederung zu helfen und einen Rückfall zu vermeiden...

Interview mit Éli, Direktor des Zentrums

– Nous travaillons avec trois groupes d'enfants. Les enfants du “milieu ouvert” sont des enfants qui vivent toujours dans la rue mais qui viennent au Centre trois fois par semaine pour trouver un peu de réconfort, laver leur linge, se nourrir et commencer à se familiariser avec nos règles. Cette période peut durer deux ou trois mois ou beaucoup plus selon les personnalités. Ensuite, viennent les “pensionnaires” qui restent dans nos murs six mois au maximum. On les re-scolarise et le gros travail consiste à les re-socialiser aussi... Notre action consiste également à retrouver la maison familiale et ça se fait souvent après une longue enquête ! Enfin, il y a ceux qui ont déjà séjourné au Centre et à qui on vient rendre visite une fois par trimestre dans leur famille pour les soutenir dans leur effort de réinsertion et prévenir les éventuelles rechutes...

Entretien avec Éli, directeur du Centre

– Ferdinand wurde von anderen Kindern seines Alters irregeführt: Sie sagten, dass es in Kigali Häuser gibt, die Goldstücke in den Mauern haben. Da wo man kratzt, gibt es Geld.

Interview mit Festus, zuständig für die Begleitung der Kinder

– Ferdinand, il a été trompé par d'autres enfants de son âge : soit disant qu'à Kigali, il y a des maisons qui ont des pièces d'or dans leurs murs, là où on gratte, on a l'argent.

Entretien avec Festus, responsable du suivi des enfants

– Warum bist du von zu Hause weg und wie hast du den Weg zurückgelegt?
– Ich musste schwere Arbeit tun, wodurch ich sehr müde war und ich war nicht in der Lage, diese Arbeiten zu tun, so dass ich beschloss, zu fliehen.

– Welche Art von Arbeit?

– Holz hauen, den Boden bearbeiten, weit von zu Hause Wasser holen...

Meine Eltern sind Bauern. Wir sind sechs Geschwister.

– Bist du weg ohne es deiner Familie zu sagen?

– Sie wussten, dass ich auf der Straße lebte. An einem Tag ging ich fort und am Tag darauf kam ich wieder zurück, nur um am nächsten Tag wieder wegzugehen. Es war ein Hin und Her. Eines Tages beschloss ich, nie wieder zurückzukehren.

Interview mit Clément, 13, Kind des Zentrums

– Pourquoi es-tu parti de chez toi et comment as-tu fait le chemin ?
– J'étais obligé de faire des travaux lourds de façon que j'étais très fatigué et je n'étais pas capable de faire ces travaux-là, c'est pourquoi j'ai pris la décision de fuir.

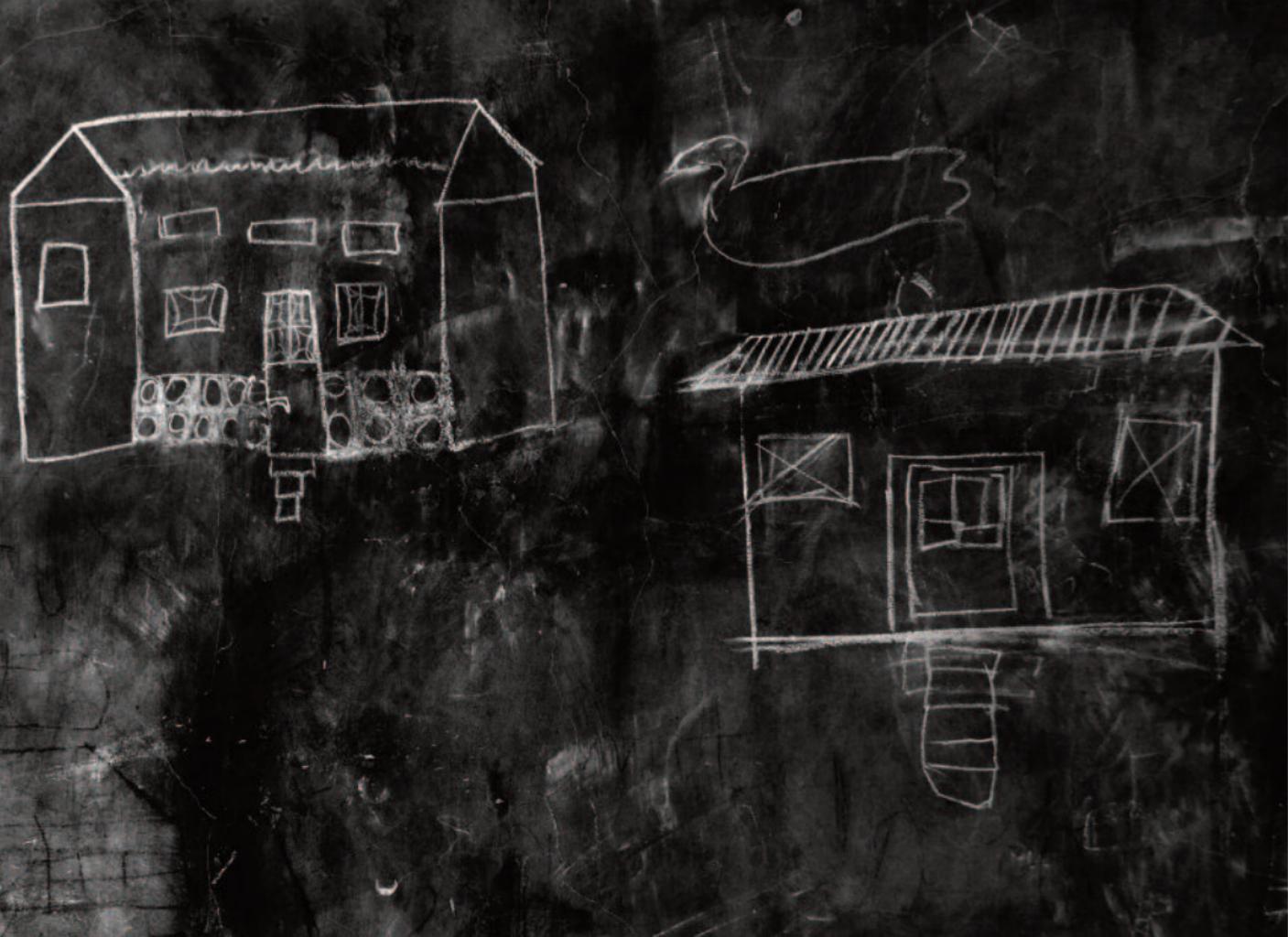
– Quel genre de travaux ?

– Couper le bois, gratter la terre, aller puiser de l'eau très loin de la maison... Mes parents sont cultivateurs. Nous sommes 6 frères et sœurs.

– Tu es parti sans le dire à ta famille ?

– Ils savaient bien que j'étais dans la rue, je partais aujourd'hui, je revenais demain et je repartais après demain, je faisais des aller-retour à la ville. Un jour j'ai décidé de ne plus revenir.

Entretien avec Clément, 13 ans, enfant du Centre



- Ça fait un an que je suis parti. Mon père m'a enlevé de chez ma mère sans lui dire. Il m'a volé. Alors je me suis enfui à pied.
- Et ta maman, tu n'es pas retourné la voir?
- En passant par Kigali, j'ai découvert la ville. C'est là que j'ai vu que je pouvais vivre dans la rue. Et puis, je suis retourné chez ma mère mais je ne l'ai pas trouvée parce qu'elle n'a pas toujours de maison à elle.

Entretien avec Hassan, 13 ans, enfant du Centre

- Es ist schon ein Jahr her, dass ich weg bin. Mein Vater nahm mich meiner Mutter weg, ohne es ihr zu sagen. Er raubte mich. Also bin ich zu Fuß geflüchtet.
- Und deine Mutter, bist du nicht zurückgegangen, um sie zu sehen?
- Im Vorbeigehen in Kigali, lernte ich die Stadt kennen. Ich habe dort gesehen, dass ich auf der Straße leben konnte. Dann bin ich zurück zu meiner Mutter, aber ich habe sie nicht gefunden, denn sie hat noch immer kein eigenes Haus.

Interview mit Hassan, 13, Kind des Zentrums

– Das Haus von Ferdinand ist dort, wo ein Schwein im Haus ist?
– Ja, das war's!
– Ist es ein Mietshaus?
– Nein, es gehört ihr. Es ist ein Haus aus der Zeit mit ihrem Mann. Er hat es gebaut.
– Ist es teuer, so ein Haus zu bauen?
– Was teuer ist, ist das Dach. Für die Wände nimmt man in der Sonne getrockneten Schlamm. Die Menschen machen sich die Steine selbst. Der Maurer hilft um die Wände gerade zu richten, oder zumindest mit der Dachbedeckung, die aus Ziegel oder aus Wellblech ist, aber das letztere ist dann teurer. Es dauert etwa zwei Wochen, um ein Lehmhaus zu bauen. In Gisagara haben sie jetzt erst seit Januar Elektrizität. Man denkt, dass es durch die Ankunft von Strom mehr Beschäftigung geben wird und dass die Jugend, anstatt nach Kigali zu kommen, sich auf dem Land „einrichten“ wird.

Interview mit Festus, zuständig für die Begleitung

– La maison de Ferdinand, c'est celle qui avait un cochon à l'intérieur ?
– Oui, c'est bien ça...
– C'est une maison de location ?
– Non, c'est à elle, c'est une maison du temps de son mari. C'est lui qui l'a construite.
– C'est cher de construire une maison comme ça ?
– Ce qui est onéreux, c'est la toiture. Pour les murs, on utilise la boue séchée au soleil. Les gens fabriquent eux-mêmes les briques. Le maçon vient les aider à agencer le mur ou au moins à monter la toiture qui est en tuiles ou en tôles mais alors c'est plus cher. Il faut environ deux semaines pour construire une maison en terre. A Gisagara, ils sont électrifiés depuis janvier seulement. Avec l'arrivée de l'électricité on pense que ça va développer l'emploi et que la jeunesse au lieu de venir à Kigali peut "s'arranger" dans les campagnes.

Entretien avec Festus, responsable du suivi des enfants

**– Mein Vater ist eingesperrt:
Er ging zum «Gacaca» Gericht.
Manchmal gehen wir ihn mit
Mama besuchen. Seit 3 Jahren
bin ich auf der Straße. Von Zeit
zu Zeit schlafe ich draußen,
von Zeit zu Zeit bei meiner
Mutter und meinem Bruder.**

Interview mit Théonesti, 14, Kind des „offenen Milieus“

**– Mon papa est enfermé :
il est allé “au Gacaca”.
Quelques-fois nous allons le
visiter avec maman. Ça fait
3 ans que je suis dans la rue.
Je dors de temps en temps
dehors, de temps en temps
chez maman avec mon frère.**

Entretien avec Théonesti, 14 ans, enfant du milieu ouvert

– Wir kommen aus Uganda. Da war Krieg. Es ging nicht gut im Land und wir sind hierher gekommen. Als mein Vater noch bei uns war, konnte ich in die Schule, aber als er zurück nach Uganda ist, konnte ich nicht mehr in die Schule. Meine Mutter mietet ein Haus. Weil ich tagsüber auf der Straße war, hat sie entschieden mir zu sagen, dass ich fort musste, weil ich nicht geholfen habe, Essen für meine kleinen Brüder zu finden. Sie hat gesagt, dass ich frei bin. Dass ich fortgehen soll. Das war vor drei Jahren.

Interview mit Soudi, 14, Kind des Zentrums

20

– Nous venons de l'Ouganda. Il y avait la guerre là-bas, le pays ça n'allait pas, donc on est venu ici. Quand mon père était encore avec nous, j'étudiais, mais quand il est reparti en Ouganda alors j'ai perdu la possibilité d'aller à l'école. Ma mère loue une maison. Comme je passais la journée dans la rue, elle a décidé de me dire de partir parce que je ne contribuais pas à nourrir mes petits frères. Elle m'a dit que je suis libre, que je peux y aller. C'était il y a trois ans.

Entretien avec Soudi, 14 ans, enfant du Centre

21

– Während des Krieges wurde Christophe in Butare versteckt. Es waren Pfingstler, die ihn gerettet haben. Sie hatten einen Haufen Steine neben ihrem Haus und Christophe blieb in einem Hohlraum zwischen den Steinen versteckt. Die Geschichte von Jean-Marie ist auch sehr bedeutsam. Er ist einer der zentralen Personen, die das Projekt nach dem Krieg weitergeführt haben. Während des Genozids wurde er von der Interahamwe-Miliz gefangen und von einem kleinen, 16 jährigen Jungen, der ihn töten sollte, an den Rand eines Massengrabes gebracht. Da sagte Jean-Marie zu ihm: „Ich habe Mitleid mit dir. Du musst sehr wenig Liebe bekommen haben, um so zu werden“. Da hat der Junge angefangen zu weinen und Jean-Marie konnte flüchten.

Nach dem Krieg haben Jean-Marie, Christophe und die anderen die Idee, ein Zentrum für Straßenkinder zu bauen, wieder aufgenommen. Ihnen gemeinsam waren die schmerzlichen Erfahrungen des Krieges und sie hatten das Verlangen, die Ideen von Cyprien und Daphrosa weiter zu führen und außerdem eint sie der gemeinsame Glauben an Gott.

Interview mit Karel, Geschäftsführer von FidesCo Deutschland.

– Pendant la guerre, Christophe était caché à Butare. Ce sont des pentecôtistes qui l'ont sauvé. Ils avaient un tas de briques à côté de leur maison et Christophe est resté caché dans un trou au milieu des briques. Il y a aussi l'histoire très marquante de Jean-Marie. C'est une des personnes centrales qui a continué le projet après la guerre. Pendant le génocide, il a été pris par les milices Interhamwé et il a été amené au bord d'une fosse commune par un garçon de 16 ans qui avait pour mission de le tuer... Alors, il lui a dit « j'ai pitié de toi, tu as dû tellement manquer d'amour pour en arriver là ». A ces paroles, le petit a été pris d'une crise de sanglots et Jean-Marie a pu s'enfuir.

Après la guerre, Jean-Marie, Christophe et les autres se sont naturellement retrouvés autour du projet d'accueil des enfants : ils avaient en commun ces expériences douloureuses de la guerre, ils étaient désireux de continuer les idées de Cyprien et Daphrose et puis ils partageaient la même foi en Dieu.

Entretien avec Karel, directeur de Fidesco Allemagne

– Am 6. April 1994 wurde das Flugzeug des Präsidenten abgeschossen. Am 7. April wurden Cyprien, seine Frau und fast alle Mitglieder ihrer Familie in ihrem Haus getötet. Cyprien hatte eine Tanzgruppe und komponierte kunstvolle Lieder über die ruandische Kultur, die häufig im Radio gesendet wurden und großen erzieherischen Wert hatten. Ich war ein einfacher Junge, ich hätte nie gedacht, dass ich eines Tages Cyprien Rugamba treffen würde. Und dann sah ich ihn zum ersten Mal. Er hatte die Fähigkeit zu beobachten und zuzuhören. Wenn man ihn wieder sah, dann erinnerte er dich an alles, was du ihm bei früheren Gesprächen gesagt hattest. Cyprien ist viel zu früh von uns gegangen und ich wäre noch so gerne länger bei ihm geblieben, denn er war sehr weise und sehr hilfsbereit zu mir und den andern.

Interview mit Jean-Baptiste, Verantwortlicher für die Begleitung der Kinder.

– Le 6 avril 1994, l'avion du président était abattu. Dès le 7 avril, Cyprien, sa femme et presque tous les membres de sa famille ont été tués dans leur maison. Cyprien avait un groupe de danse et il avait l'art de composer des chansons sur la culture rwandaise qui passaient beaucoup à la radio et de façon très éducative. Moi, j'étais un garçon simple, je ne pensais pas que je pouvais un jour rencontrer Cyprien Rugamba. Finalement je l'ai vu pour la première fois, il avait la capacité d'observer, d'écouter. Quand tu le revoyais ensuite, il te rappelait tout ce que tu lui avais dit lors des conversations précédentes. Cyprien est parti précipitamment et j'avais encore envie de rester avec lui parce qu'il était très sage et très utile pour moi et pour les autres.

Entretien avec Jean-Baptiste, responsable du suivi des enfants

– Im Jahr 1995 erfuhren wir, dass der Bischof uns ein Grundstück gab. Zunächst konnten wir es nicht betreten, weil es voller Minen war: Es lag genau in der Zone, die die ruandische Armee von der FPR getrennt hatte. Dann sind UNO-Soldaten gekommen und haben das Grundstück entmint, indem sie die Minen detonieren ließen. Eine nach der anderen, auf der großen Graswiese. Rugamba, das sind 25 ha, etwa 10 Gebäude, 25 Angestellte, mehrere Gärtner für die Blumen und den großen Park, in dem die Kinder spielen. Es gibt auch Kühe, die uns Milch geben. Das Zentrum beherbergt ständig 50 bis 100 Kinder.

Interview mit Karel, Geschäftsführer von FidesCo Deutschland.

26

– En 1996, on a appris que l’Évêché nous donnait un terrain. Au départ, on n’a pas pu le visiter parce qu’il était rempli de mines : la parcelle était juste sur la zone qui séparait l’armée rwandaise et le FPR. J’ai vu par la suite les services de l’ONU nettoyer le terrain en faisant exploser les mines une à une, sur la grande pelouse. Maintenant, Rugamba c’est 25 ha, une dizaine de bâtiments, 25 salariés, plusieurs jardiniers pour les fleurs et le grand parc où les enfants jouent ; il y aussi des vaches qui nous fournissent en lait. Le Centre accueille en permanence entre 50 et 100 enfants.

Entretien avec Karel, directeur de Fidesco Allemagne

27

– Mein Vater wurde verhaftet, ich weiß nicht warum, ich war noch zu jung, als es passierte. Ich weiß nur, dass es im Zusammenhang mit Völkermord war. Später wurde er entlassen, aber als er zurückkehrte, war meine Mutter wieder verheiratet mit einem anderen Mann.

– Und deine Mutter, lässt sie dich nicht zur Schule gehen?

– In einem Jahr bin ich ein Quartal lang zur Schule gegangen und habe zu Hause gewohnt. Aber später, als meine Mutter wieder alleine war, hatte sie kein Geld mehr und dann hat sie zu mir gesagt: „So, ich kann nicht mehr, du musst dich arrangieren, dich eine Zeit lang selbst durchschlagen.“ Das bedeutet, dass ich jetzt auf der Straße lebe.

– Zu Dieudonné: Wie lange wird er im „offenen Milieu“ bleiben?

– So ungefähr 3 Monate, je nach freier Kapazität im Zentrum und je nachdem was er will.

Gespräch mit Émile, 13 Jahre, im „offenen Milieu“

– Mon père a été emprisonné, je ne sais pas pourquoi, j'étais trop petit quand c'est arrivé. Je sais seulement que c'est lié au génocide. Après, il a été libéré, mais quand il est revenu, il a trouvé que ma mère est remariée avec un autre homme.

– Et ta mère elle ne te fait pas aller à l'école ?

– Au cours de cette année j'ai fait un trimestre à l'école tout en restant chez moi. Mais après, comme ma mère s'est retrouvée à nouveau seule, elle n'a pas pu trouver l'argent pour continuer alors, elle m'a dit « voilà, je ne suis pas capable, tu dois t'arranger, te débrouiller un peu ». Ce qui veut dire qu'actuellement je suis dans la rue.

– À Dieudonné : Il va rester combien de temps dans le “milieu ouvert” ?

– Plus ou moins 3 mois en fonction des places disponibles dans le Centre et de ce qu'il veut lui.

Entretien avec Émile, 13 ans, enfant du milieu ouvert

– Ich stehe morgens sehr früh auf, ich wasche mich und dann versuche ich, etwas zu Essen zu bekommen, indem ich kleine Holzkohlestückchen verkaufe und auch durch Betteln. Manchmal trage ich auch Gepäck. Nachts stehle ich. Es gibt dann viele Menschen in den Kneipen, ich gehe nahe an sie heran und ich klaue.

– Und die kleinen Holzkohlestückchen?

– Es sind Stückchen, die aus den Säcken fallen, die die Leute transportieren. Wir verkaufen auch die Kartoffeln, die wir am Boden finden.

Gespräch mit Soudi, 14 Jahre, Kind im „offenen Milieu“

– Je me lève très tôt le matin, je me lave puis je vais chercher là où je peux trouver quelque chose à manger en vendant le petit charbon et en mendiant aussi. Je transporte aussi parfois des bagages. Pendant la nuit, je vole. Dans les bars, il y a beaucoup de gens alors je m'approche et je vole.

– Le petit charbon ?

– Ce sont les morceaux de charbon qui tombent des sacs transportés par les gens. On vend aussi les pommes de terre trouvées par terre.

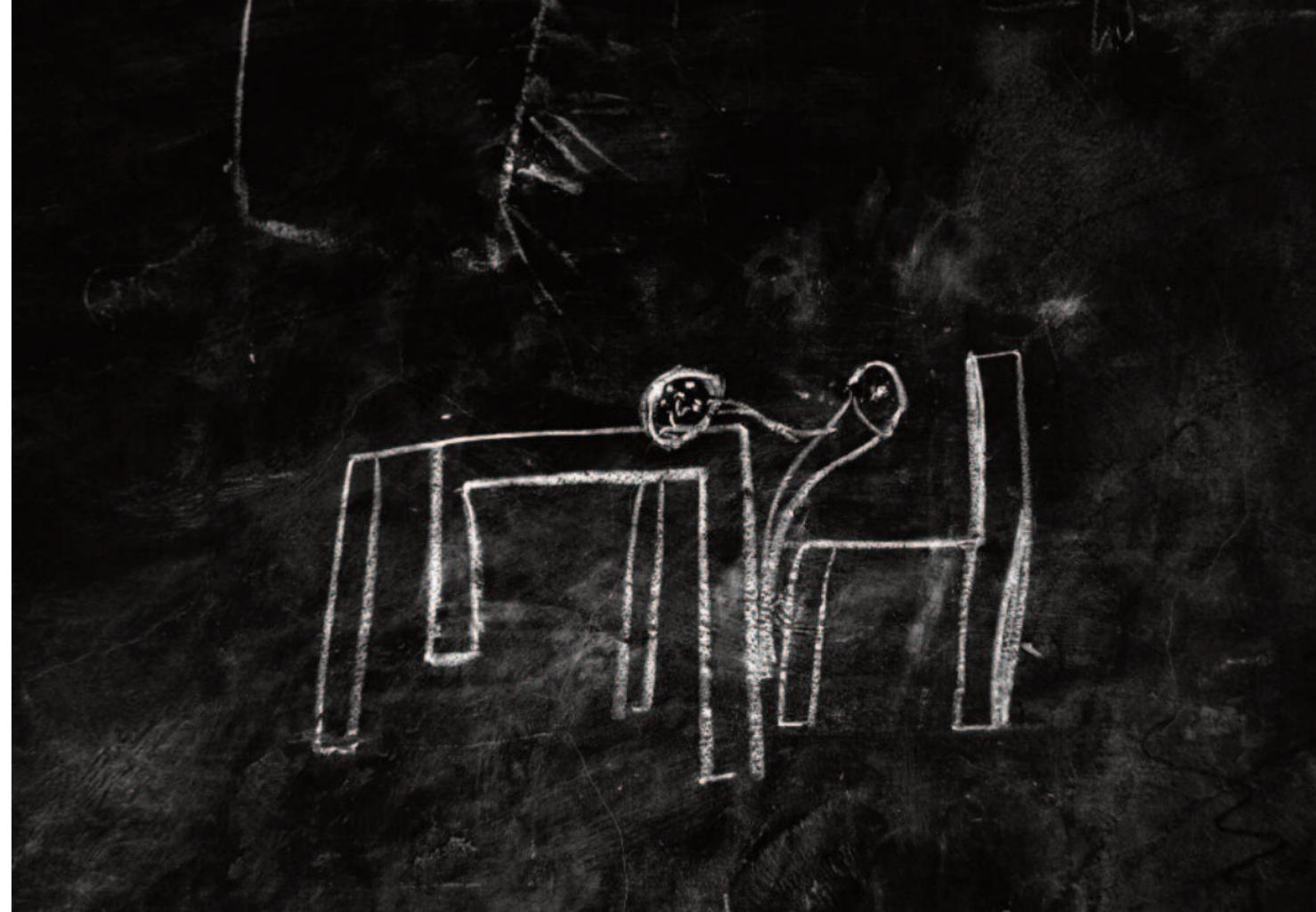
Entretien avec Soudi, 14 ans, enfant du milieu ouvert

- Où dors-tu ?
- Je passe ma nuit sous les "barzas" (*barza* : terrasse couverte devant les maisons) et dans des petites cuisines comme ça.
- Tu veux dire chez des gens ?
- Oui chez les gens. Souvent on est quatre et on dort ensemble contre une maison comme ça, là.

Entretien avec Émile, 13 ans, enfant du milieu ouvert

- Wo schlafst du?
- Ich übernachte unter den "Barzas" (Barza: überdachte Terrasse vor dem Haus) und in so kleine Küchen wie der da.
- Meinst du bei den Leuten?
- Ja, bei den Leuten. Wir sind oft zu viert und schlafen dann zusammen vor einer Hauswand, so wie dort.

Interview mit Émile, 13, Kind im „offenen Milieu“



– Émile: Die Situation auf der Straße ist nicht gut. Weil, siehst du, nachts gibt es Wächter, die kommen und spielen den Chef. Sie fangen uns, sie verhauen uns.

– Ist es die Polizei?

– Théogène: Es sind Leute, die nachts über die Sicherheit im Viertel wachen.

– Aber ist es eine private Polizei?

– Théogène: Nein, nicht wirklich privat.

Interview mit Émile, 13, Kind im offenen Milieu
und Théogène, Streetworker

– *Émile* : La situation dans la rue n'est pas bonne. Parce que, tu vois, pendant la nuit, il y a les veilleurs qui viennent et qui font les patrons. Ils nous attrapent, ils nous frappent.

– C'est la police ?

– *Théogène* : ce sont des gens qui veillent la nuit sur la sécurité dans les quartiers.

– Mais c'est une police privée ?

– *Théogène* : non, pas vraiment privée.

Entretien avec Émile, 13 ans, enfant du milieu ouvert
et Théogène, éducateur de rue



– On parle de trois mille enfants dans les rues de Kigali. Mais moi je n'ai pas vu plus de cinq cents sur tous les sites que je connais. Parfois, il y a des groupes d'enfants mal habillés dans la ville, on se dit que ce sont des enfants des rues mais ce n'est pas vrai, ce sont juste des enfants qui se promènent avant de rentrer à la maison.

Entretien avec Festus, responsable du suivi des enfants

– Man spricht von dreitausend Straßenkindern in Kigali. Aber ich habe nicht mehr als fünfhundert gesehen, an allen Aufenthaltsorten, die ich kenne, zusammen. Manchmal gibt es Gruppen von schlecht gekleideten Kindern in der Stadt und man meint, dass es Straßenkinder seien, aber das stimmt nicht. Es sind einfach Kinder, die rumspazieren bevor sie heim gehen.

Interview mit Festus, Begleiter der Kinder

- Vor kurzem habe ich gehört, das es Drogen gibt, die aus menschlichen Knochen hergestellt werden.
- Wer sagt das?!
 - Die Kinder... sie behaupten, dass Körper ausgegraben werden, man zerstößt die Knochen und vermischt das Pulver mit allerlei anderen Produkten. Und das verursacht dann einen Rausch. Sie zeigen einem sogar das Viertel, wo die Droge hergestellt wird.
 - Meinst du, dass es ein Gerücht ist?
 - Ja, vielleicht... aber es könnte auch wahr sein. Auf manchen ruandischen Friedhöfe ist es einfach, ungesiehen Körper zu klauen.

Interview mit Festus, Begleiter der Kinder

- Dernièrement, j'ai entendu qu'il y a des drogues qui proviennent des os des hommes.
- Qui dit ça ?!
- Les enfants... Ils affirment qu'on déterre des corps, on broie les os et on les mélange avec toutes sortes de produits. Et alors, ça donne l'ivresse. Ils indiquent même le quartier où c'est fabriqué.
- Tu crois que c'est juste une rumeur ?
- Oui, peut-être... mais ça peut être vrai aussi. Dans certains cimetières rwandais, c'est facile de voler les cadavres sans que ça se voie.

Entretien avec Festus, responsable du suivi des enfants

- Dieudonné: Ich weiß, dass er Drogen genommen hat. Man hört es am Reden. Wenn ein Kind Drogen genommen hat, gibt es Spuren in der Stimme, die sogar ein Jahr andauern können, nachdem das Kind aufgehört hat.
- Frage ihn, was er dazu meint.
- Saad: Ich habe Leim und Hasch genommen.
- Kannst du mir sagen, warum du Drogen genommen hast?
- Um den „Swing“ zu bekommen.
- Dieudonné: Der „Swing“ ist der Rausch.
- Warum brauchtest du den „Swing“?
- Wenn man den „Swing“ hat und man wird geschlagen, dann bleibt man dabei ruhig und kann weiterschlafen.
- Dieudonné: Ja, die Droge hilft, „um in sich zu gehen“ und um sich gegen die Schmerzen zu schützen.
- Fehlen dir die Drogen?
- Ich habe schon genug Drogen genommen. Wenn ich vergleiche, dann möchte ich lieber ohne leben.

Interview mit Saad, 11 Jahre, Kind des Zentrums
und Dieudonné, Erzieher.

- Dieudonné : Je sais qu'il s'est drogué. Ça se voit à l'éloquence. Quand un enfant a pris de la drogue, il y a des traces dans la voix qui peuvent persister encore une année après que l'enfant a arrêté.
- Demande-lui ce qu'il en pense.
- Saad : J'ai pris de la colle et du chanvre.
- Tu pourrais me dire pourquoi tu te droguais ?
- C'était pour avoir le "swing".
- Dieudonné : le "swing", c'est l'ivresse.
- Pourquoi tu avais besoin du "swing" ?
- Quand on a le swing si on te frappe, tu es tranquille, tu peux continuer à dormir.
- Dieudonné : Oui, la drogue c'est pour rentrer en soi et rester à l'abri de la douleur.
- Ça te manque la drogue ?
- J'ai pris la drogue suffisamment, quand je compare, je préfère vivre sans.

Entretien avec Saad, 11 ans, enfant du Centre Rugamba
et Dieudonné, éducateur

– Warst du schon in der Haftanstalt?

– Ja, man hat mich zweimal verhaftet. Das erste Mal einen Monat. Das zweite Mal zwei Monate. Dort ist es nicht einfach, an Wasser zu kommen, an Lebensmittel, an Medikamente. Ich aß zu wenig Mais, in dem kein Salz drin war, also wurde ich nicht satt. Es kann sogar vorkommen, dass man den ganzen Tag nichts zwischen die Zähne bekommt.

– Zu wieviel wart ihr in der Zelle?

– Da unten gibt es Matratzen. Auf eine Matratze kommen drei oder vier Köpfe.

– Festus: Natürlich, wenn es Razzien gibt, arbeiten wir mit weniger Kindern im offenen Milieu. Wir gehen dann ins Gefängnis, um sie zu suchen. Wir gehen auch nur hin, um sie zu besuchen, denn da unten ist es echt sehr hart. Manche lassen dort ihr Leben. Ich sage das ohne die Zahlen zu kennen: Wir sehen die, die frei kommen... aber die Toten?!

Gespräch mit Émile, 13 Jahre, Kind des offenen Milieus

– Tu es déjà allé dans le centre de détention ?

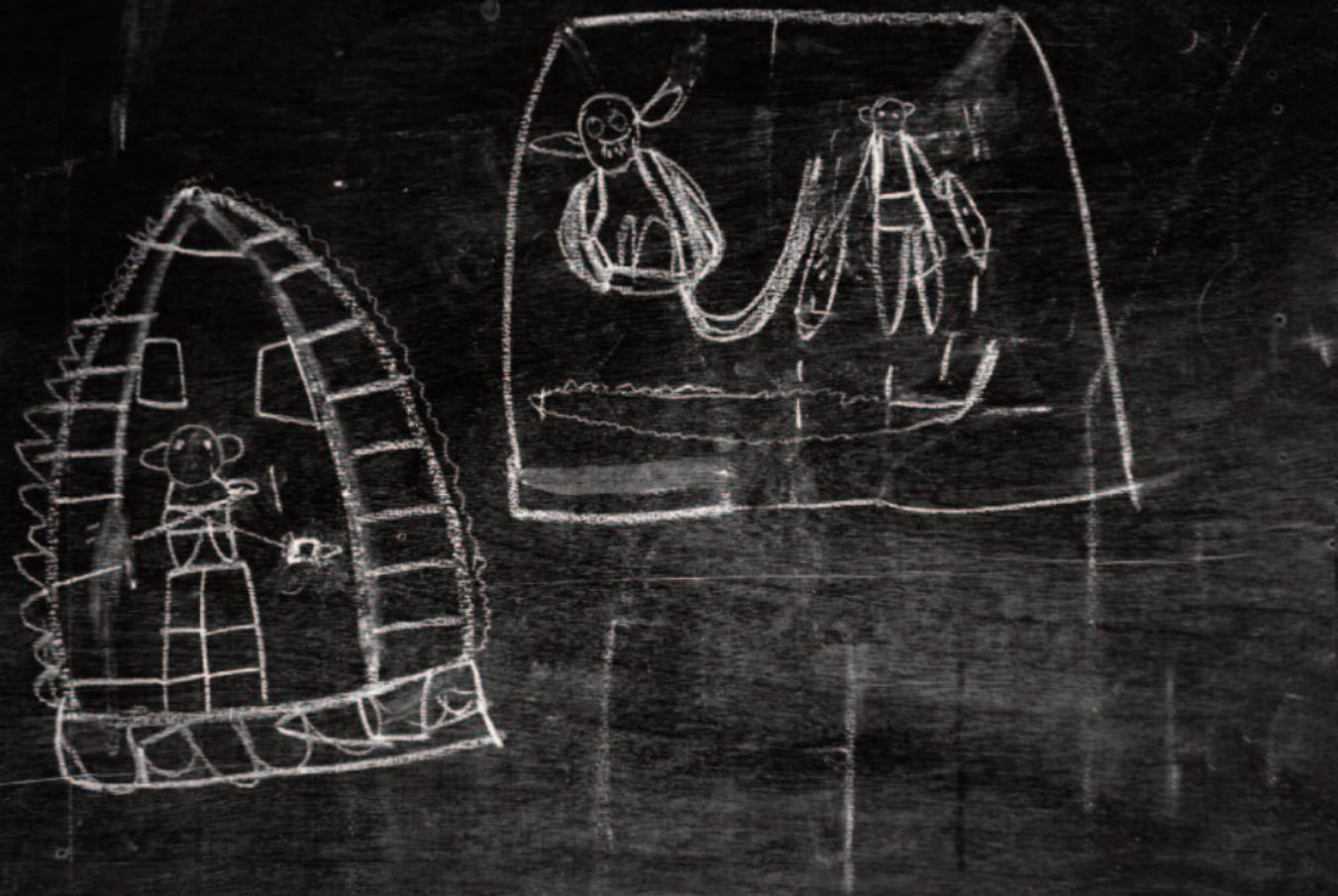
– Oui, on m'a emprisonné deux fois. La première fois un mois et la deuxième deux mois. Là-bas, ce n'est pas facile de trouver l'eau, de trouver la nourriture, les médicaments. Je mangeais trop peu de maïs ou on n'avait pas mis de sel, alors je n'étais pas rassasié. Il arrive même qu'on puisse passer toute la journée sans toutefois recevoir quelque chose à mettre sous les dents.

– Vous étiez combien par cellule ?

– Là bas, il y a des matelas. Sur un matelas, il y a trois têtes ou quatre.

– Festus : Évidemment, quand il y a des rafles, on travaille avec moins d'enfants du milieu ouvert. Alors, on va à la prison pour aller les chercher. On passe aussi simplement pour rendre visite aux enfants parce que là-bas, c'est vraiment très dur. Certains y laissent leur vie même si je dis ça sans connaître les chiffres : nous on voit les libérés... mais ceux qui sont morts ?!

Entretien avec Émile, 13 ans, enfant du milieu ouvert



– Parfois, la police nous amène un enfant en nous disant : occupez-vous de lui puisque c'est votre métier. Dans ce cas là, la plupart du temps c'est un échec : les enfants de la rue n'arrivent pas à se stabiliser dans nos murs sur ordre de la police. Notre action consiste justement à les aider à faire la démarche par eux-mêmes et on y arrive avec beaucoup de patience, d'attention, d'affection même.

Entretien avec Éli, directeur du Centre Rugamba

– Manchmal bringt uns die Polizei ein Kind und sagt zu uns: Kümmert euch um ihn, denn das ist eure Arbeit. In diese Fällen versagen wir meistens: Die Kinder stabilisieren sich nicht auf Befehl der Polizei in unserem Zentrum. Unsere Arbeit besteht gerade darin, ihnen dabei zu helfen, die Schritte von sich aus zu tun und das erreichen wir mit viel Geduld, Aufmerksamkeit, sogar Zuneigung.

Interview mit Éli, Direktor des Zentrum Rugamba

– Es ist nicht leicht, sie zu überzeugen. Du kannst dich einen Monat lang an ihrem Aufenthaltsort dort beim „City Art“ Haus hinsetzen - ohne Ergebnis. Das « City Art » Haus ist ein verlassenes Haus, ein altes Geschäft, wo sie oft nachts schlafen. Es gibt Kinder, die wollen nicht einmal, dass man sie anspricht: Sie sehen dich und gehen fort. Das verlangt von einem, dass man sich Schritt für Schritt nähert, um ihr Vertrauen zu gewinnen. Es gibt sogar welche, mit denen ich seit fünf Jahren arbeite, aber sie wollen noch immer nicht ins Zentrum kommen. Ich arbeite auch mit diesen Kindern, denn sie könnten zu allen andern sagen: „Nein heute bleibt ihr auf der Straße, ihr geht nicht ins Zentrum und keiner redet mehr mit Théogène!“

Interview mit Théogène, Streetworker.

– Ce n'est pas facile de les convaincre. Tu peux passer tout un mois assis sur leur site là-bas, vers la maison "City art", sans aucun résultat. La maison "City art", c'est une maison abandonnée, un ancien magasin où ils dorment souvent la nuit. Il y a des enfants, ils ne veulent même pas qu'on se parle : ils te voient, ils quittent. Ça demande que tu approches petit à petit pour gagner la confiance. Il y en a même, ça fait cinq ans que je travaille avec eux, mais ils ne veulent toujours pas venir au Centre. Je travaille aussi avec ces enfants-là parce qu'ils peuvent dire à tous les autres : « Non aujourd'hui, vous ne quittez pas la rue, vous n'allez pas au Centre et plus personne ne parle à Théogène ».

Entretien avec Théogène, éducateur de rue

– Im Zentrum geht es mir gut. Ich habe etwas zum Anziehen, ich habe sogar Schuhe; auf der Straße gingen wir barfuß. Selbst wenn ich in die Schule gehen konnte, steckte ich meine Bücher in einen Ranzen und...

– Du warst in die Schule, als du auf der Straße gelebt hast?!

– Ja. Ich trug meine Hefte in der Hand oder in einer Papiertüte. Es war nicht einfach, an Schulgeld zu kommen, man schickte uns immer weg deswegen. Hier schickt dich niemand weg.

– Ich habe dich unterbrochen, du wolltest noch was sagen?

– Hast du schon den Fußballspieler Zidane gesehen?

Interview mit Daniel, 14 Jahre, Kind im Zentrum Rugamba.

– Au Centre, je suis bien. J'ai quelque-chose pour m'habiller, j'ai même des souliers ; dans la rue, on allait les pieds nus. Même si je parvenais à aller à l'école, je mettais les cahiers dans une mallette et...

– Tu allais à l'école quand tu étais dans la rue ?!

– Oui. Je portais les cahiers à la main ou dans un emballage papier. Pour trouver le minerval, c'était pas facile, on nous chassait toujours à cause de cela. Ici, personne ne te chasse jamais.

– Je t'ai interrompu, tu voulais ajouter quelque chose ?

– Est-ce que tu as déjà vu Zidane ?

Entretien avec Daniel, 14 ans, enfant du Centre Rugamba

– Manchmal finden wir sie mitten am Nachmittag schlafend auf der großen Wiese des Zentrums. Hier wissen sie, dass sie in Ruhe schlafen können.

Interview mit Théogène, Streetworker

– Parfois, on les retrouve endormis au milieu de l'après-midi sur la grande pelouse du Centre. Là, ils savent qu'ils peuvent dormir dans la paix.

Entretien avec Théogène, éducateur de rue



– Une fois en revenant une nouvelle fois de l'hôpital – il avait alors 20 ans – je l'ai amené boire un verre. Il a commandé une bière Primus et comme il buvait il s'épanouissait, il devenait plus doux... Alors, il a dit : « vraiment si tu es capable, si tu es digne de ton travail, cherche moi ma mère ». C'était un “examen professionnel” difficile : il ne savait pas où était sa maison natale ; il se souvenait simplement qu'à la mort de son père, sa mère l'avait enfermé dans la maison et qu'elle s'était enfuie dans un “milieu inconnu”.

Entretien avec Festus, responsable du suivi des enfants

– Einmal, als er wieder mal aus dem Krankenhaus kam - er war damals 20 – habe ich ihn mitgenommen, um etwas zu trinken. Er hat ein Primus Bier bestellt und während er trank, fing er an zu strahlen, er wurde ganz weich... und dann sagte er: „Wenn du echt fähig bist, wenn du deiner Arbeit würdig bist, dann suche meine Mutter“. Es war eine schwierige „Fachprüfung“: Er wusste nicht, wo er geboren war; er wusste nur, dass ihn seine Mutter eingesperrt hatte, nachdem sein Vater gestorben war, und dass sie in eine „unbekannte Gegend“ geflüchtet war.

Interview mit Festus, Begleiter der Kinder

– Wenn das Kind sagt, es möchte nicht in seiner Familie leben, dann zwingen wir es nicht. Das Ziel ist nicht, es wieder in die gleiche Situation hinein zu stellen, die dazu geführt hat, dass es von zu Hause weggelaufen ist. Deshalb sind die Gespräche während der 6 Monate, die es im Zentrum ist, sehr wichtig, damit die „Wiedereingliederung“ gelingt.

– Und wenn das Kind keine Familie mehr hat, findet ihr dann eine Aufnahmefamilie für es?

– Aber nein! Wir kennen die Aufnahmefamilie nicht. Wir fragen es nach seinen Ideen. Wir sagen ihm: „Bei wem möchtest du leben?“ Dann besuchen wir diese Familie, die es gewählt hat und wir erklären ihnen: „Also, es geht um Émile, er möchte gerne bei euch wohnen“. Wir diskutieren mit allen Beteiligten und wir versuchen zu verstehen, ob es möglich ist. Ja, wenn das Kind keine Idee hat, dann versuchen wir eine Familie mit gutem Willen zu finden, besonders mit Hilfe der katholischen Kirche.

Interview mit Festus, Begleiter der Kinder

– Si l'enfant dit qu'il ne veut pas vivre dans sa famille, on ne le fait pas contre sa volonté. L'objectif c'est de ne pas le réinsérer dans le contexte qui a créé la fuite de la maison. C'est pourquoi les échanges avec lui pendant les 6 mois où il est au Centre sont très importants pour la réussite de la "réunification".

– Et si l'enfant n'a plus de famille, vous lui trouvez une famille d'accueil?
– Mais non ! Nous, on ne connaît pas de famille d'accueil. On exploite son idée : on lui dit « avec qui tu voudrais vivre ? » Alors, on va voir la famille qu'il a choisie, et on explique : « Voilà, c'est Émile, il voudrait bien vivre avec vous ». On discute avec tout le monde et on essaie de comprendre si c'est possible. Dans le cas où l'enfant n'a pas d'idée, alors oui, nous essayons de trouver des familles de bonne volonté notamment par le biais de l'Église catholique.

Entretien avec Festus, responsable du suivi des enfants

– Manchmal haben Eltern keine Ahnung von den Folgen eines Lebens auf der Straße. Wenn wir die Kinder zurückbringen, sehen sie, dass sie sich verändert haben, sie sehen die schönen Kleider, die sie vom Zentrum bekommen haben und sie denken, dass das Leben auf der Straße doch nicht so übel ist. Wir haben angefangen mit den Eltern zu arbeiten, um ihnen zu erzählen, wie das Leben auf den Straßen Kigalis wirklich ist, damit sie die Konsequenzen verstehen... Die übrige Bevölkerung ist nicht besser informiert: Die Leute sehen dreckige, arrogante, respektlose Kinder, aber sie sehen nicht ein, dass diese verachteten Kinder, die auf der Straße aufwachsen, Rechte haben. Wenn du zu einem Ruander sagst, "ich arbeite für Straßenkinder", dann lacht er oft. Er sagt, dass es ihre eigene Wahl ist, dass man da nichts machen kann.

Interview mit Éli, Direktor des Zentrum Rugamba

– Souvent les parents ne sont pas au courant des conséquences de la vie dans la rue. Quand on ramène les enfants, ils voient qu'ils ont changé, ils voient les beaux habits que le Centre leur donne et ils croient que la vie dans la rue ce n'est pas si mal. Nous avons commencé à travailler avec les parents pour leur raconter ce que c'est vraiment la vie dans les rues de Kigali, qu'ils comprennent les conséquences... Le reste de la population n'est pas mieux informé : les gens voient des enfants sales, arrogants, irrespectueux mais ils ne voient pas que ceux qui grandissent dans les rues ont leurs droits d'enfant bafoués. Quand tu dis à un rwandais : je travaille pour les enfants de la rue, souvent il rit. Il dit c'est leur choix, on ne peut rien faire.

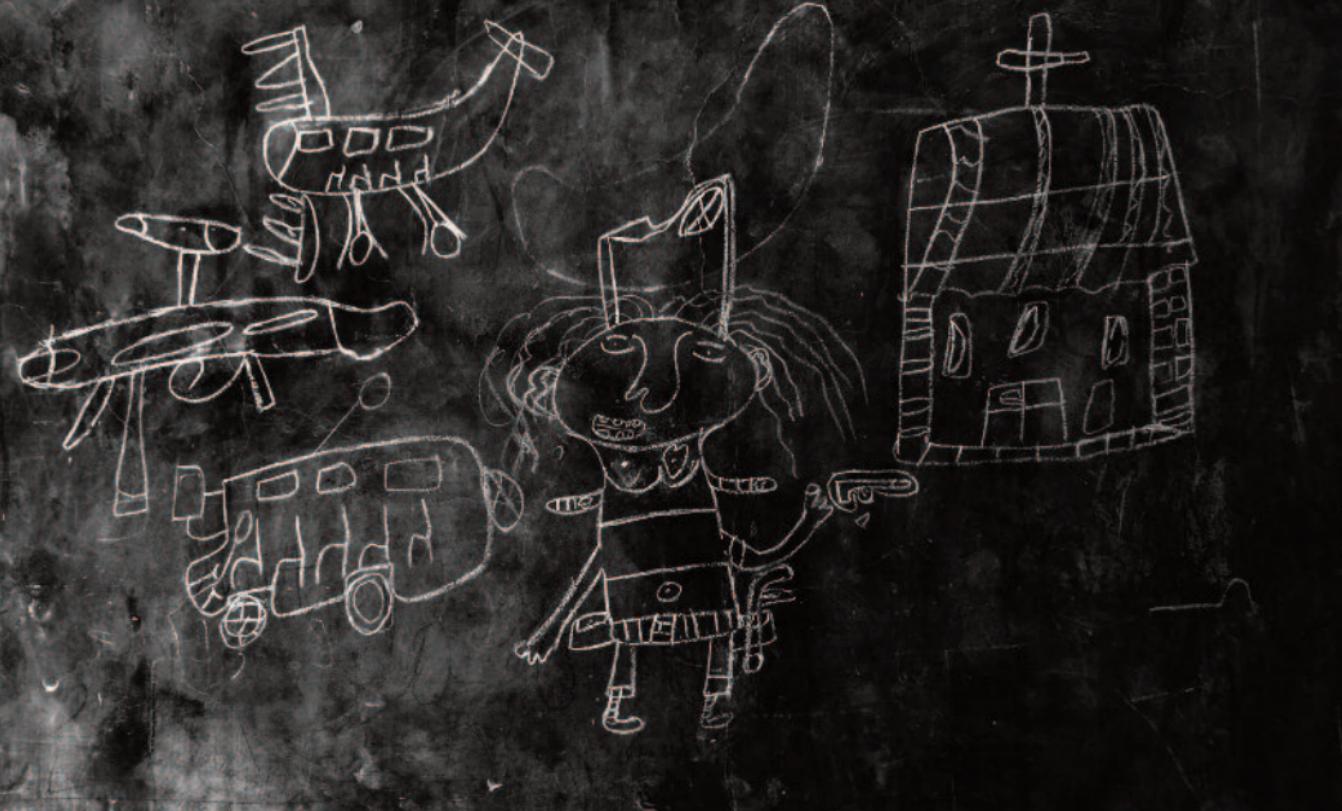
Entretien avec Éli, directeur du Centre Rugamba

– Für viele Kinder ist das Zentrum zur Familie geworden. Sie kommen, um Rat zu fragen oder um uns zu besuchen, sogar sehr lange nach ihrem Aufenthalt. Wieder andere verbringen ihren Urlaub im Zentrum Rugamba. Ein ehemaliges Straßenkind, das ein Waise ist, wollte heiraten. Also ist es zu uns gekommen und hat gefragt: „Kann jemand vom Zentrum die nötigen Schritte tun, die mein Vater bei der Familie des Mädchens, das ich liebe, hätte tun sollen?“ Also ist Jean-Baptiste zu dem Vater des Mädchens gegangen und hat die traditionellen Schritte getan: die Frage an den künftigen Schwiegervater gestellt und dabei Bananenbier getrunken... so gut, dass er am Hochzeitstag die Rolle des Vaters des Bräutigams übernehmen musste. Ich glaube, dass man die Dinge sagen muss, wie sie sind: Ein Kind kann sich selbst nicht entwickeln, wenn es nicht geliebt wird, und auf der Straße gibt es zu wenig Liebe. Unsere Aufgabe bei all diesen Kindern hat natürlich mit dieser einfachen und wesentlichen Feststellung zu tun.

Interview mit Karel, Geschäftsführer FidesCo Deutschland

– Pour beaucoup d'enfants, le Centre c'est devenu la famille. Ils viennent demander conseil ou nous saluer très longtemps après leur séjour. D'autres encore viennent passer leurs vacances au Centre Rugamba. Il y a un ancien enfant de la rue qui était orphelin et qui voulait se marier. Alors, il est venu nous voir et il a demandé : « Est-ce que quelqu'un du Centre peut faire les démarches qu'aurait dû faire mon papa auprès de la fille que j'aime ? » Alors, Jean-Baptiste est allé chez le père de la fille qu'il aimait et il a fait les démarches traditionnelles : la demande auprès du futur beau-père avec la bière de banane etc., si bien que le jour du mariage, il a dû prendre le rôle du père du marié. Je crois qu'il faut dire les choses comme elles sont : un enfant ne peut pas se construire s'il n'est pas aimé et dans la rue il y a trop peu d'amour. Notre rôle avec tous ces enfants a évidemment à voir avec ce constat simple et essentiel.

Entretien avec Karel, directeur de Fidesco Allemagne



– L'après-midi, je vais à l'école. Le matin on lave nos vêtements, on a des cours d'anglais aussi. On fait aussi des jeux de foot et on prépare le repas ensemble. Après, je voudrais retourner chez ma soeur. Ça fait deux ans que je ne l'ai pas vue. Je voudrais continuer les études chez elle et devenir soudeur.

– Théogène : Ici, les soudeurs sont très demandés. Ils font des outils, ils construisent des fenêtres, des portails... c'est très important.

Entretien avec Edmond, 11 ans, enfant du Centre Rugamba

– Am Nachmittag gehe ich zur Schule. Morgens waschen wir unsere Wäsche und bekommen auch Englisch-Unterricht. Wir spielen auch Fußball und wir bereiten gemeinsam das Essen vor. Später möchte ich zurück zu meiner Schwester. Es sind schon zwei Jahre, seit ich sie nicht gesehen habe. Ich möchte weiter lernen und Schweißer werden.

– Théogène: Hier sind Schweißer sehr gefragt. Sie machen Werkzeuge, bauen Fenster und Tore... das ist sehr wichtig.

Interview mit Edmond, 11 Jahre, Kind des Zentrums.

– Du hast ihn in seinen feinen Kleidern vor seinem kaum fertiggestellten Haus fotografiert. Wir hatten ihm gesagt, dass du kommst, damit er sich vorbereitet. Er wird in zwei Wochen heiraten.

Ernest ist ein Erfolgsbeispiel: Nach seinem Aufenthalt im Zentrum, ist er zu seiner Mutter. Um seine Bemühungen zu unterstützen, haben wir ihm ein Fahrrad gegeben. Damit ist er Fahrradtaxis gefahren und mit dem Geld dieser Arbeit hat er einen Tomatenhandel aufgebaut. Mit dem Geld der Tomaten hat er ein Grundstück gekauft, um sein Haus zu bauen. Jetzt wachsen seine Tomaten in dem großen Garten direkt hinter dem Haus, das du am Tag nach deiner Ankunft fotografiert hast. Er ist ein sehr disziplinierter Junge, der die Sachen Schritt für Schritt tut.

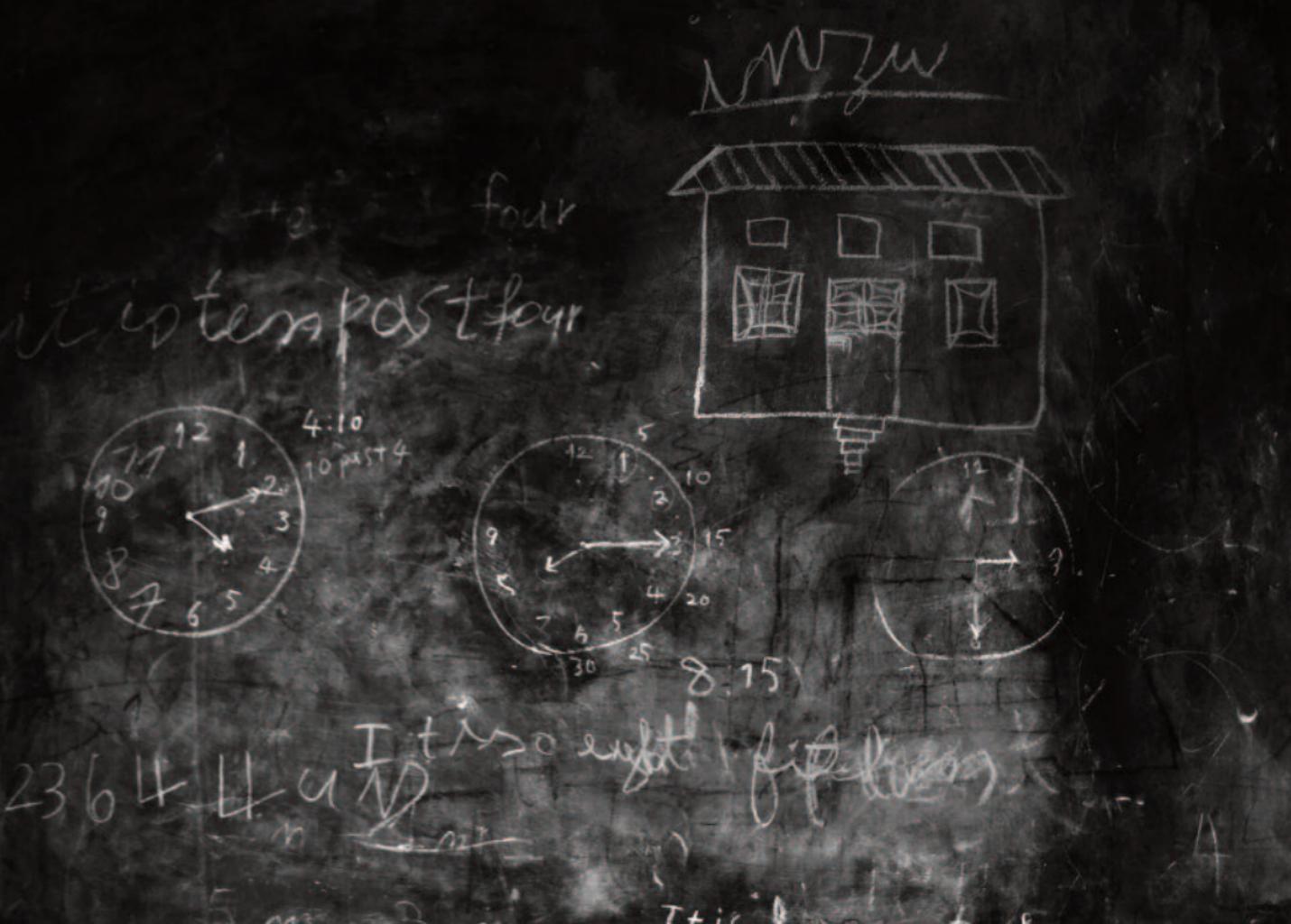
Ungefähr 1000 Kinder haben in ihre Familien durch unsere Arbeit zurückgefunden. Ich würde sagen, dass nicht alle „Ernest“ sind, aber dass es viele Gründe gibt, zur Hoffnung.

Interview mit Jean-Baptiste, Verantwortlicher für die Begleitung der Kinder

– Tu l'as photographié dans ses beaux habits devant sa maison à peine terminée. On lui avait dit que tu passerais alors il s'est préparé. Il va se marier dans deux semaines. Ernest, c'est un exemple de réussite. Après son séjour au Centre, il est resté chez sa mère. Pour le soutenir dans ses efforts on lui a donné un vélo. Avec le vélo, il a fait le taxi et avec l'argent de son travail, il a monté un commerce de tomates. Avec l'argent des tomates, il a acheté un terrain pour construire sa maison. Ses tomates maintenant poussent dans le grand jardin, juste derrière la maison que tu as photographiée le lendemain de ton arrivée. C'est un garçon organisé qui fait les choses petit à petit.

Environ 1000 enfants ont retrouvé leur famille grâce à notre travail. Je dirais que tous ne sont pas des "Ernest" mais que ça nous fait quand même beaucoup de raisons d'espérer.

Entretien avec Jean-Baptiste, responsable du suivi des enfants



Les dessins sont des enfants du Centre Rugamba :
Emmanuel Siborurema, Saad Niyibizi, Daniel Hagekimana,
Clément Abayisenga, la colombe et le pot sont de J. d'Amour Biziaremey

Merci à Fidesco-Allemagne, à Karel Dekempe,
à l'équipe du Centre Rugamba, à Clément, Émile, Saad, Jean-Bosco...
et tous ceux qui m'ont offert leur témoignage.

Galerie du Temps-Présent, Lycée Saint-Exupéry de Créteil
Biennale *Habiter La terre*, Melle 2011
Galerie Le 29, Paris

Die Zeichnungen stammen von den Kindern des Zentrums Rugamba :
Emmanuel Siborurema, Saad Niyibizi, Daniel Hagekimana, Clément
Abayisenga, die Taube und die Schale sind von J. d'Amour Biziaremey

Danke an FidesCo-Deutschland, an Karel Dekempe, an das Team des
Zentrum Rugamba, an Clément, Émile, Saad, Jean-Bosco... und all jene,
die mir ihre Geschichte erzählt haben.

Diese Broschüre wurde realisiert mit Unterstützung des
"Hauses am Dom", Frankfurt am Main

FidesCo
<http://www.fidesco-international.org/de>

Inzu, 15 / 01 / 2011
graphisme D.Robin, contact@dorobin.com